

## Prologue

Le jour déclinait quand la Fiat 500 s'engagea sur une petite route goudronnée menant au lieu-dit Tréhunio. Roulant à vitesse réduite, la conductrice ne prêta pas attention au chapelet de maisons et poursuivit sa route jusqu'au bout de l'asphalte. Arrivée en lisière de champs où paissait un troupeau de vaches, la voiture emprunta un chemin de terre avant que le revêtement inégal ne se transforme en un long ruban herbeux longeant un bois. La petite citadine roula encore sur une centaine de mètres avant de stopper face à un étang aux eaux sombres. La femme qui en descendit avança d'un pas hésitant vers la berge et s'arrêta au bord d'une eau à peine ridée par le souffle du vent. Elle ferma les yeux et se laissa bercer par le bruissement des roseaux, comme si elle vacillait au bord d'un précipice qu'elle tentait de dompter. Lorsqu'elle les rouvrit, des larmes acides baignaient son regard. Cet étang et sa petite île où s'élevait un saule pleureur avaient été le refuge d'un amour passionné qui n'avait duré que le temps de mensonges répétés.

Alors, pourquoi y revenir ? Cette question, elle se l'était posée maintes fois sur la route qui l'avait conduite ici. Sans doute n'avait-elle pas assez souffert, à moins que cette douleur ne soit qu'une dernière note, le point final d'une vie qui n'avait que trop duré.

C'est à la lumière des phares qu'elle quitta des lieux rendus inhospitaliers par la noirceur d'une nuit sans lune. Huit minutes plus tard, elle pénétrait dans le bourg de Péaule. Elle stationna sur le parking du bar-tabac *Le Chouchen* et y pénétra. Sept heures sonnaient au

clocher de l'église Saint-Gaudence lorsqu'elle prit place à une table. Elle laissa le comptoir aux habitués et s'installa à l'écart. Viviane, un petit bout de femme souriante, s'approcha pour prendre la commande. En découvrant la cliente caresser doucement quatre photos posées sur la table, elle fit mine de ne rien voir. En trente ans de bistrot, elle ne s'étonnait plus de rien. Elle lui servit son double cognac puis regagna le bar, non sans avoir remarqué l'infinie tristesse d'un regard baigné de larmes. Trente minutes plus tard, c'est une ombre qui prit la direction de La Roche-Bernard et de son pont suspendu.

## Chapitre 1

Courbé sous les rafales, Segré avançait d'un pas volontaire, tout en pestant contre ces bourrasques qui n'étaient qu'un simple coup de vent pour les locaux. Depuis son arrivée à Cancale, il avait constaté que le terme tempête n'avait pas la même signification en Armorique qu'ailleurs sur le territoire. Cette parenthèse, loin de toute investigation, s'était imposée comme une évidence, tant sa dernière enquête<sup>(1)</sup> l'avait entraîné sur des rives mouvantes. Au fil des semaines, la mue s'était opérée et même si tout n'était pas comme il l'avait espéré, l'envie de prolonger cette année sabbatique le titillait. Comme tous les premiers jeudis de chaque mois, il avait quitté sa location en fin de matinée pour rejoindre, après vingt minutes de marche, la maison d'Antoine Jouvence. Ce déjeuner, devenu rituel, s'était imposé de lui-même et chacun y trouvait son compte.

— Ce qui est rare n'en est que plus cher, lui avait dit son ami, lors de leur premier repas pris en commun, alors que Simon s'étonnait de cette périodicité.

Le crachin fit son apparition au moment où Segré était en vue du portail. Comme à l'habitude, il gagna la porte du garage, mais la trouva close. Surpris, il n'insista pas. « *Accaparé en cuisine, Antoine a sans doute oublié d'ouvrir* », se dit-il, en contournant la maison. Arrivé devant la véranda, même constat : la baie coulissante était verrouillée. Pour la première fois, il allait devoir sonner à la porte

---

(1) *Rouge amer.*

d'entrée d'Antoine. Porte qui demeurait fermée depuis le jour où le cercueil renfermant le corps de son épouse en avait franchi le seuil. Le détective gravit les trois marches qui le séparaient du perron et se figea en découvrant le battant entrouvert. Il appela, mais l'écho de sa voix se perdit dans le corridor sans recevoir de réponse. Simon avança de quelques pas dans le couloir et stoppa net. L'ancien commissaire était là, gisant sur le carrelage, le visage en sang. La gravité de ses blessures témoignait de la violence des coups portés. Segré constata avec soulagement qu'il respirait et lui prodigua les premiers soins. Alors qu'il s'affairait, Jouvence lui murmura deux mots incompréhensibles à l'oreille. Il les répéta avec difficulté entre deux râles avant de perdre connaissance.

Sans en saisir la signification, le détective, tout en les mémorisant, composa le 18 sur le clavier de son téléphone. Une fois en ligne avec les pompiers, il expliqua la nature des blessures et donna l'adresse de la victime. Posant son smartphone sur le sol, il crut apercevoir une ombre se déplaçant dans la pièce voisine. Illusion ou effet d'optique ? La réponse lui parvint sous la forme d'un violent coup de matraque sur la nuque.

\*\*\*

— Monsieur, vous m'entendez ? lui demanda un des hommes du SMUR.

Segré ouvrit les yeux avec difficulté, il voulut hocher la tête pour lui répondre, mais ressentit une douleur intense à la base du crâne.

Alors qu'Antoine était évacué sur le Centre Hospitalier de Saint-Malo, le détective reprenait lentement ses esprits avec les gendarmes à ses côtés. Une fois apte à répondre à leurs questions, les *pourquoi* et *comment* se succédèrent, sans pour autant apporter de nouveaux éléments.

Il ne pouvait fournir aucun signalement du ou des agresseurs et ignorait la raison de leur présence dans les lieux.

L'ancien commissaire avait-il des ennemis ? Il l'ignorait, mais n'imaginait pas cet homme discret, retiré du service depuis une décennie, victime d'une vengeance. Au moment où l'interrogatoire cessa, Antoine était pris en charge dans le service des soins intensifs de l'hôpital malouin.

À l'heure où les deux amis auraient dû trinquer, Segré se retrouvait seul, dehors, chancelant sous un vent qui n'avait pas faibli, assailli par la crainte, le doute et les interrogations. Il regagna son domicile à pied en marchant d'un pas lent et hésitant. Sitôt la porte d'entrée franchie, il se laissa tomber sur un fauteuil du salon. Au bout de dix minutes, l'envie de rejoindre Saint-Malo le gagna. Il rassembla le peu de forces restantes et tenta de se lever. Nauséux et courbatu, chaque tentative se solda par une chute. Vaincu par la fatigue, il s'allongea sur le canapé. Il se réveilla une heure plus tard, le corps endolori, mais capable d'effectuer les seize kilomètres qui le séparaient de l'hôpital. Il parcourut la distance à la vitesse réglementaire, les stigmates de son agression et les cinq points restants sur son permis l'obligeant à rester dans les clous. Arrivé à destination, il se rendit aux services des urgences. N'étant pas de la famille, il ne put avoir des nouvelles du blessé et ses protestations n'y changèrent rien. Segré allait s'éloigner quand un homme d'une quarantaine d'années se présenta. Il formula la même requête, mais avec une carte tricolore à la main. L'infirmière entraîna le policier à l'écart puis échangea avec lui. Simon, qui n'avait rien perdu de la scène, s'approcha du quidam et l'apostropha avant qu'il ne quitte le service des urgences.

— Je suis un ami d'Antoine ! C'est moi qui l'ai découvert et prévenu les secours. N'ayant aucun lien de parenté avec lui, je n'ai pas pu avoir de ses nouvelles. Au contraire de vous... ajouta-t-il, en insistant sur chaque syllabe.

— Éric Cormier, Commissaire de Saint-Malo ! lâcha-t-il, sèchement. Vous prétendez être un ami de Monsieur Jouvence ?

— Je le suis ! rectifia le détective sans sourciller, un lien indéfectible nous unit et ma présence à Cancale pour quelques mois n'y est pas étrangère.

— Quelle activité exercez-vous ?

— Enquêteur privé, j'ai une agence à Paris.  
— Que vous avez délocalisée en Bretagne ?  
— Pas le moins du monde ! J'ai décidé de m'accorder une année sabbatique, suite à une enquête menée avec la collaboration d'Antoine. Satisfait ?

— Humm, humm...

Simon reprit.

— Si vous me donniez des nouvelles, maintenant que vous connaissez mon CV.

— Son pronostic vital n'est plus engagé, vous êtes arrivé à temps. Trente minutes plus tard et nous parlerions de lui au passé. Mais son état reste critique : fractures multiples au visage et aux côtes, enfoncement orbital et trauma crânien. Ceux qui l'ont agressé ont voulu le marquer dans sa chair. Ce n'est pas un simple passage à tabac !

— Vous pensez à une vengeance ?

— Possible, le mode opératoire le laisse présager en tout cas.

Dubitatif, le détective resta silencieux. Cormier le remarqua.

— Serait-ce ma présence qui vous questionne ?

— On ne peut rien vous cacher ! Pour avoir été entendu par la brigade de gendarmerie de Cancale, je la pensais en charge de l'enquête, d'où mon étonnement.

Le commissaire acquiesça de la pointe du menton.

— Ils le sont toujours et n'ont pas été dessaisis, du moins pas pour l'instant. L'esprit de corps, vous connaissez ?

Segré leva les yeux au plafond, ce qui raviva la douleur. Il porta la main à sa nuque et se massa en grimaçant.

— Ça ne va pas ? demanda le policier, en l'observant.

— Vous l'ignorez, mais celui ou ceux qui ont passé mon ami à tabac s'en sont également pris à moi.

Il laissa passer un silence et reprit.

— Vous parliez d'esprit de corps. Touchez à un de ses membres et c'est une levée de glaives qui le vengera. Antoine m'a souvent vanté les mérites de cette solidarité policière, tout en me reprochant mon individualisme.

— Il avait raison ! En s'attaquant à l'un des nôtres, fût-il retiré des cadres, les agresseurs nous ont touchés au cœur. Il va donc de soi que cette enquête nous revient. Une demande va être faite dans ce sens auprès du procureur.

— Cela explique d'autant moins votre présence aux urgences ! releva Simon, en le questionnant du regard.

— J'interviens à la demande de mon père, répondit le commissaire. Lui et Antoine ont travaillé ensemble de longues années au Quai des Orfèvres avant que la maladie ne l'éloigne du 36. De leur collaboration puis de leur éloignement est née une amitié épistolaire sans faille. Douze ans de correspondances que mon père conserve précieusement, avec comme dernière volonté, le souhait de garder les lettres à ses côtés pour son dernier voyage.

— Comment a-t-il appris l'agression ?

— Par une entorse aux règles qu'il s'était fixées suite à une faute commise par un gendarme auxiliaire. Une lettre lui est revenue avec la mention manuscrite *N'habite pas à l'adresse indiquée*. Ne comprenant pas, il a téléphoné à Antoine, chose qu'il ne faisait jamais en raison d'une promesse faite le jour de son départ. « *Durant ma carrière, m'avait-il dit, chaque fois que j'ai décroché ce foutu combiné, c'était pour apprendre qu'un homicide avait eu lieu. Je fais la promesse de ne plus utiliser ce foutu appareil, sauf en cas de force majeure.* »

— Et c'est un gendarme qui a répondu à son appel ?

— Oui ! Non seulement il a décroché, mais il s'est permis des détails sur l'état de la victime et le lieu où elle a été transportée. Je pense qu'il peut d'ores et déjà penser à sa reconversion. Et maintenant, quelles sont vos intentions ?

— Les mêmes que les vôtres !

Le commissaire fixa Segré d'un regard désapprobateur.

— Vous oubliez un détail ! Quels que soient vos liens affectifs avec Jouvence, vous n'avez aucune légitimité pour intervenir dans cette affaire.

— Si vous saviez le nombre de fois où j'ai entendu cette phrase ! répondit Simon, dans un haussement d'épaules. Au final, il s'est

avéré qu'un échange de bons procédés ne nuisait jamais à la manifestation de la vérité. N'est-ce pas là l'essentiel ?

Voyant que son interlocuteur ne semblait pas convaincu, il poursuivit.

— Je n'ai jamais été un adepte de la loi du talion. Si demain je venais à identifier le ou les coupables, ce seraient vos hommes qui les arrêteraient. Et pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté, je m'engage à vous transmettre les moindres infos par SMS. Je vous propose une collaboration officieuse. Faites-le pour Antoine, qui, s'il m'entendait, en tomberait de sa chaise.

Éric Cormier opina du chef.

— OK, mais vous restez dans les clous, car au moindre faux pas...

Segré salua le commissaire d'un signe de tête et quitta l'hôpital. Il s'arrêta dans le premier bistrot venu, prit place au bar et commanda un café serré. Buvant sa tasse à petites gorgées, il repensa à l'agression. La réalité était sans fard. Il fallait avoir la rage chevillée au corps pour avoir défiguré Antoine à ce point. D'après Cormier, un règlement de comptes n'était pas à exclure. Qui pouvait lui en vouloir à mort ? À la retraite depuis dix ans, il avait passé sa fin de carrière derrière un bureau à gérer le quotidien et l'administratif. Discret, il ne faisait jamais état de ses anciennes fonctions. Même ses voisins les plus proches ignoraient tout de son passé de policier. Numéro de téléphone sur liste rouge, aucune présence sur les réseaux sociaux ; taciturne et solitaire, il quittait rarement sa tanière. De toute évidence, si raison il y avait, elle se trouvait à Cancale. Simon consulta sa montre : trois heures s'étaient écoulées depuis son départ, plus qu'il n'en fallait aux hommes de la TICP<sup>(2)</sup> pour intervenir. Avant de prendre la route, il décida de faire un détour par l'hôpital avec la ferme intention d'avoir des nouvelles de son ami.

Profitant du changement de vacation, il se présenta cette fois comme étant le fils d'Antoine. « *Son état est stabilisé et des examens sont en cours* », apprit-il de la bouche d'une infirmière.

Ne pouvant en apprendre davantage, il prit la direction de Cancale.

---

(2) Techniciens en identification criminelle de proximité.



De retour dans la cité, il se rendit directement au domicile de son ami. Alors qu'il s'apprêtait à pénétrer dans les lieux, il constata que les scellés en interdisaient l'accès. Il lui était déjà arrivé, en cas de force majeure, de faire peu de cas de cette barrière judiciaire, mais pas cette fois. Pris d'un étrange pressentiment, il n'y toucha pas, sans doute la crainte de se voir écarté d'une enquête qui le touchait de près. Pour autant, il lui fallait pénétrer à tout prix dans la maison. La solution lui vint en levant la tête en direction d'une ouverture donnant sur le grenier. En l'observant, il se remémora les propos d'Antoine au sujet de ce Velux et de son système de fermeture défaillant. Connaissant les lieux, il se rendit sans attendre dans l'abri de jardin et y récupéra une échelle télescopique. Alors qu'il appuyait le dernier barreau sur le rebord de la gouttière, une complication lui apparut, l'inclinaison du toit ! Impossible de se déplacer sur la couverture en ardoises sans risquer la chute. Il retourna dans l'appentis et chercha la solution autour de lui. Elle se présenta sous la forme d'un escabeau dont l'état laissait à désirer. Bien que vétuste, une fois posé à plat sur les ardoises, il allait lui permettre d'atteindre son but. Il gravit les barreaux de l'échelle avec précaution, puis, lentement et sans à-coups, fit glisser l'escabeau. Il allait y prendre pied quand il fut pris de vertiges. L'espace d'une seconde, la terre et le ciel ne firent qu'un. Agrippé à l'échelle, Segré serra contre lui cette ultime bouée de secours puis, chancelant, descendit lentement. Retrouvant la terre ferme, il s'assit à même le sol et attendit de reprendre ses esprits avant de récidiver.

Dix minutes plus tard, il reprenait son ascension avec appréhension. Arrivé à hauteur du faîtage, il prit appui sur la gouttière avec le risque de la voir céder sous son poids. Le souffle court, il progressa centimètre par centimètre au son des plaintes émises par le long ruban de zinc. Arrivé à hauteur du Velux, il l'ouvrit, puis, se tortillant tel un ver, se glissa dans le grenier. Au même instant, un craquement sourd suivi d'un vacarme assourdissant résonna à l'extérieur. Un rapide coup d'œil par l'ouverture le rassura, le bruit provoqué par ses exploits n'avait pas attiré l'attention. Pour les dégâts, il en allait tout autrement !

La gouttière arrachée sur une dizaine de mètres pendait lamentablement dans le vide. Quant à l'échelle, elle avait atterri sur la verrière où Antoine chouchoutait ses rosiers. Sa connaissance des lieux l'aidant dans ses recherches, il se rendit directement dans la chambre transformée en bureau et se mit à fouiller dans les tiroirs. L'ancien commissaire divisionnaire avait des défauts, mais une qualité première, l'ordre ! Ici, tout était rangé et classé, chaque chose à sa place et une place pour chaque chose, telle était sa devise. Simon vérifiait le contenu de boîtes à archives quand il fut pris d'un étrange sentiment, la gêne... Il ne comptait plus les fois où ses enquêtes lui avaient demandé d'investiguer, de fouiller. Mais là, c'était différent, comme si sa proximité avec Antoine entravait inconsciemment son action. La recherche de la vérité avait un prix et il devait faire abstraction de leur amitié en plongeant au cœur de son intimité. Il passa en revue toutes les pièces de la maison, même les plus improbables. Alors qu'il se trouvait dans une chambre, il découvrit un épais carnet relié. Il le feuilleta rapidement et découvrit deux cent cinquante pages noircies à l'encre d'un quotidien où l'ennui et la morosité transpiraient en filigrane. Il savait son ami rongé par un pessimisme endémique depuis le décès de son épouse, mais pas au point d'envisager le suicide. En le découvrant au détour d'une phrase, Simon reçut un uppercut le laissant KO debout. Encore sous le coup de l'émotion, il quitta la pièce et revint dans le bureau avec le sentiment d'être passé à côté d'un élément essentiel. Un Post-it en forme de flèche, collé sur une chemise cartonnée rouge, l'intrigua. En l'observant, il comprit la signification du message laissé par Antoine.

Il l'ouvrit et découvrit un nouveau rébus qui le laissa perplexe.

*Retrouvailles Valéria Houlgate, enquête sur le suicide de sa sœur, mort suspecte ou simple coïncidence ?*

« Ainsi, Antoine a repris du service sans même m'en parler ! » s'étonna-t-il à voix haute. « Et si son agression était en lien avec ses investigations ? » se demanda le détective, en pleine réflexion. La question pouvait légitimement se poser.

Suivre cette piste l'obligeait à retrouver cette mystérieuse femme. Mais comment faire avec si peu d'éléments ? Simon passa consciencieusement le contenu de la chemise en revue et finit par découvrir des dépliants publicitaires reliés à l'aide d'élastiques. Classés par catégories, ils répertoriaient des restaurants, des lieux historiques, mais aussi des hôtels. Un établissement attira tout particulièrement son attention, *L'hôtel des Bains*, rue Dobert à Houlgate. Le seul dont l'adresse avait été soulignée. Il glissa le feuillet dans sa poche puis quitta le domicile de l'ancien commissaire en empruntant la porte du garage, vierge de tout scellé. En prenant la direction de la Normandie avec ce maigre indice, Segré ignorait que son futur allait s'écrire au pluriel.

Deux heures quinze plus tard, il pénétrait à Houlgate. Antoine était resté très discret sur le déroulement de son séjour le long de la Côte Fleurie, Simon comprenait pourquoi maintenant. Tout juste avait-il évoqué le confort de l'hébergement et le charme du lieu. Le détective stationna aux abords de l'hôtel puis observa sa façade avant d'en franchir le seuil. Nichée dans une rue calme, la villa XIX<sup>e</sup> siècle avait un charme fou avec son bow-window et ses épis de toitures vernissés. Il pénétra dans le hall à l'atmosphère feutrée puis gagna la réception. Plusieurs chambres étant libres, il opta pour une donnant sur le jardin. Une fois installé, Segré ouvrit sa fenêtre et profita d'un calme à peine troublé par l'écho des vagues venant s'échouer sur la plage toute proche. Le temps de se rafraîchir et il était de retour à l'accueil, une photo d'Antoine à la main. L'homme à la fine moustache qui l'avait reçu à son arrivée s'était métamorphosé en une brune longiligne. Ignorant tout de ce nouveau client, cette dernière s'approcha en affichant une amabilité toute professionnelle.

— Mon ami, Monsieur Jouvence, a séjourné dans votre établissement il y a un mois, lui expliqua le détective, en lui présentant le cliché et sa carte professionnelle. Pourriez-vous vérifier si une femme se prénommant Valéria avait réservé aux mêmes dates ?

Le visage de l'employée se ferma dans la seconde.

— Désolé Monsieur ! répondit-elle, mais ces renseignements sont confidentiels. Seule la direction pourrait éventuellement vous les fournir.

— Dans ce cas, répliqua-t-il, je demande à voir le ou la responsable de l'établissement.

— Ils sont absents pour deux jours !

Simon insista.

— Deux jours... répéta-t-il, sans quitter l'employée du regard, mais je serai reparti. Vous ne voulez vraiment pas m'aider ?

La trentenaire secoua vigoureusement sa longue tignasse brune.

— Je n'ai jamais dit ça ! Il m'est impossible de le faire, c'est différent. Je risque de perdre ma place, vous comprenez.

Segré haussa les épaules.

— Pour moi, le résultat est le même...

Puis il ajouta.

— L'homme dont je vous parle a été sauvagement agressé à son domicile et tout me laisse penser que cette agression est en lien avec une personne qu'il a rencontrée lors de son séjour à Houlgate. Est-ce dans votre hôtel ou ailleurs, je l'ignore, mais je compte bien le découvrir avec ou sans votre autorisation.

Il avait prononcé ces derniers mots en montrant du doigt l'écran de l'ordinateur où s'affichaient les réservations. Gagné par le doute, le regard de l'employée se troubla. Segré s'en aperçut, mais préféra jouer la carte de l'indifférence.

— Je vous laisse réfléchir aux conséquences que pourrait avoir ce délai de quarante-huit heures.

Elle fronça les sourcils, signe de son incompréhension.

— Je crains que la personne que Monsieur Jouvence a rencontrée soit en danger. Je ne peux pas vous en apporter la preuve, mais j'en ai l'intime conviction.

Il laissa la brune à sa perplexité et sortit de l'hôtel alors que la journée basculait en mode clair-obscur. Il avait besoin d'air, d'une respiration après cette journée à rebondissements où l'espoir avait joué à cache-cache avec l'angoisse. Houlgate n'avait pas encore pris ses quartiers d'été et les ponts du mois de mai se conjugaient au

futur. Simon eut donc tout le loisir de découvrir les innombrables villas, témoins architecturaux du charme de la Belle Époque. En parcourant la promenade Roland Garros, il repensa à cet aviateur émérite dont les atterrissages sur la plage sont restés dans les mémoires. Comment, au détour d'une rue, ne pas apercevoir l'ombre furtive de Degas, Breguet ou Zola, locataires à jamais des lieux. Segré laissa ce passé à l'Histoire et regagna la terre ferme du présent. De retour à son hôtel à la nuit tombée, il fit la connaissance du veilleur de nuit qui lui remit la clef de sa chambre. Passant devant la réception, il jeta un coup d'œil rapide sur l'écran de l'ordinateur et remarqua que celui-ci était éteint. Ce soir-là, il se passa de dîner, ni faim ni envie, juste le besoin de réfléchir dans la pénombre. L'obscurité, il s'en chargerait tant ses pensées étaient moroses. *Demain est un autre jour*, dit-on. En repensant à cette maxime, Segré se dit que le jour d'après risquait d'être la copie conforme du précédent. Il se trompait.

Il se réveilla avec la tête des mauvais jours. Son sommeil ayant été ponctué de réveils nocturnes, il se sentait d'esprit maussade. Même le copieux et appétissant petit-déjeuner ne réussit pas à le dérider. Il allait emprunter l'escalier, quand, passant devant la réceptionniste, cette dernière lui tendit un flyer.

— Tenez Monsieur, l'adresse du restaurant que vous cherchiez.

— Je vous remercie, répondit-il, étonné, tout en glissant le dépliant dans sa poche.

Une fois dans sa chambre, il ouvrit l'opuscule et découvrit deux mots griffonnés au stylo rouge : *oui* et *non*. Si la première réponse confirmait son intuition, la seconde le laissa dubitatif. Où cette mystérieuse Valéria avait-elle rencontré Antoine ? Une question lui vint. Et si ces retrouvailles n'avaient pas eu lieu à Houlgate comme il l'avait espéré ? Le temps de gagner le rez-de-chaussée et Segré faisait face à la trentenaire.

— Merci... mais que me vaut ce changement d'attitude ?

— Je n'arrive plus à me concentrer depuis que vous m'avez parlé. Ce Monsieur Jouvence était adorable, discret, mais toujours un mot pour le personnel. Savoir qu'il a été agressé violemment m'attriste. Et puis... nous avons un souvenir en commun.